

Ulrich Seidl

« Tout ce qu'on est, ce qu'on a fait, notre éducation jouent un grand rôle sur ce qu'on fait comme film... »

Anne-Christine Loranger

Number 289, March–April 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71359ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Loranger, A.-C. (2014). Ulrich Seidl : « Tout ce qu'on est, ce qu'on a fait, notre éducation jouent un grand rôle sur ce qu'on fait comme film... ». *Séquences*, (289), 45–45.

Ulrich Seidl

« TOUT CE QU'ON EST, CE QU'ON A FAIT, NOTRE ÉDUCATION JOUENT UN GRAND RÔLE SUR CE QU'ON FAIT COMME FILM... »

Pornographe sociétal par excellence, Ulrich Seidl est aussi le seul réalisateur avec Kieslowski à avoir présenté successivement chaque volet d'une trilogie dans les 3 grands festivals de cinéma au monde (Cannes, Venise et Berlin). Séquences l'a rencontré à Berlin, suite à la première de **Paradise: Hope**, dernière partie d'une trilogie abordée avec **Paradise: Love**, suivi de **Paradise: Faith**.

Propos recueillis par **anne-christine loranger**

Il y a dans l'église catholique le concept des trois Grâces: la foi, l'espérance et la charité. Est-ce que cela a été l'inspiration de cette trilogie? Je pense à Kieslowski qui a tourné Le Décalogue, inspiré des 10 commandements.

Kieslowski a écrit et tourné dans cette idée des 10 commandements. Pour moi, c'était très différent. J'avais cette idée d'un trio de femmes qui cherchent leur propre paradis personnel. Les concepts des titres sont venus plus tard: j'avais trois films et j'ai cherché trois titres pour qu'on puisse les différencier.



Vous avez grandi dans une famille très religieuse; vous êtes allé chez les Jésuites et vous deviez devenir prêtre. Quelle influence cela a-t-il sur vos films?

Tout ce qu'on est, ce qu'on a fait, notre éducation jouent un grand rôle sur ce qu'on fait comme film. Je viens d'un milieu religieux et cela m'influence, même si je me suis rebellé contre cette autorité perverse de l'église, de l'école, des parents. Cette rébellion m'a renforcé, m'a poussé à réfléchir sur la valeur de la liberté individuelle.

Vous considérez-vous comme un pessimiste? J'ai lu sur votre site une intéressante description de vous-même: Ulrich Seidl, réalisateur, scénariste, producteur, cynique, dénigreur de l'humanité, pessimiste, humaniste, provocateur, pornographe sociétal...

Ce sont des notions, des façons de dire, d'écrire. J'ai mis cela pour qu'on comprenne la différence entre les projets. Le pessimisme, pour moi, n'est pas de l'anti-optimisme...

Pouvez-vous parler du style cinématographique adopté dans vos films? C'est très dépouillé, pas de travelling, pas de caméra à l'épaule. Ed Lachman a adopté des plans fixes presque tout le temps...

C'est ma vision, mon style. Je cherche à obtenir quelque chose qui n'existait pas jusque-là. Je veux travailler avec un langage visuel, réaliser un concept visuel. Je voulais que cela ressemble à un livre d'images. Le concept des films a suivi plusieurs étapes. La première était celle du tourisme sexuel féminin, un thème très important sur lequel on peut dire beaucoup de choses; ensuite, celui des trois femmes, celui de la religion que j'avais depuis longtemps. Qui, ensuite, serait

la troisième femme? Je voulais une autre génération. Il y avait aussi cette corporalité que je voulais représenter; c'est ainsi qu'est venue cette idée du camp d'amaigrissement et aussi cette histoire de Lolita que j'avais déjà faite au théâtre. J'ai mis tout cela ensemble et c'est cela que cela a donné.

Au début du premier film (Paradise: Love), il y a des images d'enfants souffrant de trisomie B. Pourriez-vous expliquer pourquoi ils sont là?

D'un côté, on peut voir le travail de cette femme. Elle termine sa journée et part en vacances, ce qui nous plonge dans le sujet. D'autre part, cela irrite dès le départ. Les spectateurs doivent dès le début se demander: « Mais qu'est-ce que je vois là? ». C'est un effet psychologique que j'aime bien créer.

Les enfants qu'on voit dans Paradise: Hope sont très doux les uns avec les autres. C'est très rare que des enfants manifestent autant de douceur et de tendresse les uns avec les autres, mais c'est souvent le cas avec les enfants obèses. Est-ce cela que vous vouliez montrer?

Je ne sais pas si les enfants obèses sont tous comme cela, mais ce qui était bien, c'est que – parce qu'on a beaucoup préparé et beaucoup tourné – les enfants ont formé des liens. Ils passaient toute la journée ensemble, alors il y avait une complicité entre eux; ils sont devenus amis. Cela a créé une belle ambiance.

Ces femmes sont-elles prisonnières de l'image que la société leur colle au dos ou sont-elles prisonnières de leur propre image d'elles-mêmes?

Toutes, en elles-mêmes, sont ambivalentes vis-à-vis de leurs relations. Térésa est très gentille, drôle, tendre mais en même temps raciste. Ces femmes sont toutes ordinaires en tant que constructions sociales; elles représentent une image de notre société. Pourquoi se fait-il que des femmes qui sont rondes, donc qui ne sont pas considérées comme jolies, aient tant de difficulté à trouver un partenaire? C'est la même situation partout dans le monde. Alors, elles cherchent ailleurs, dans les pays africains par exemple, où elles sont acceptées. Cela leur coûte un peu d'argent, mais elles reçoivent de l'attention, de la tendresse, de l'amour, de la sexualité. C'est un portrait de notre société.